

Rédaction : 68, rue de la Chaussée d'Antin - PARIS (9^{ème})

Le Coin du Président

Comme promis dans le dernier numéro, je fournirai dans celui-ci DEUX articles. Ce sera de justesse qu'ils parviendront à notre secrétaire-gérant-rédacteur, mais il les aura à temps et n'aura pas à protester verbalement, ni à publier des notes un tantinet acerbes.

A bâtons rompus

Durant ces vacances, nous avons reçu un courrier relativement volumineux mais, malheureusement, pas beaucoup d'articles pour notre bulletin. Enfin, j'ai eu dire que de cette question, on vous en parlerait par ailleurs. Passons. Je voudrais vous entretenir tout d'abord du cas de certains camarades qui ont été membres de l'Amicale, à qui nous avons rendu des services assez importants, qui ont alors (les ingrats) abandonné l'association et qui viennent maintenant redemander notre aide. Que pensez-vous de cette attitude ? Vous la réprouvez, n'est-ce pas ? Et quelle doit être la nôtre ? Humainement, nous devons aider tous ceux de nos camarades qui sont dans le besoin, mais ceux-là-mêmes qui nous sollicitent maintenant ont-ils pensé qu'en continuant à cotiser ils contribueraient à en aider d'autres ? Certainement, non. Puisque, momentanément, ils n'avaient plus besoin de l'Amicale, ils s'en sont écartés. Ils ne se souviennent de son existence que lorsqu'ils sont obligés de faire appel à elle. Croyez bien que nous sommes très embarrassés devant des cas semblables. Il faudrait cependant que chacun comprenne que nous constituons une espèce de mutuelle dont les membres s'entraident et non une organisation sociale, une œuvre de charité à laquelle on peut s'adresser à n'importe quel moment ; nous sommes un lien qui unit ceux qui sont capables de fidélité.

Puisque « Bim » vous a parlé dans le dernier numéro des visites que nous avons reçues (Doudou, Mérandon, etc.) je ne m'attarderai pas sur ce sujet ; mais il faut que je vous dise cependant que MAZATEAU est venu nous nous voir ; lui, c'est la première apparition qu'il fait à l'Amicale : tout arrive.

Ne vous étonnez pas, mes chers camarades, si, un jour, vous passez chez nous, de ne plus nous trouver au rez-de-chaussée : il est fort possible que nous ayons déménagé et que nous ayons regagné les étages. Comme vous devez le savoir, l'U. N. A. C., en effet, a constitué une coopérative, très intéressante, d'ailleurs, quant aux prix et que, bien que n'étant pas dans la publicité, je vous engage à fréquenter. Mais, cette coopérative prenant de l'extension, on nous demandera peut-être de céder notre local. Vous serez donc obligés de nous chercher vous nous trouverez vite, soyez-en certains.

Je désirerais également vous parler des camarades qui demandent des attestations, concernant les maladies contractées au camp. Il nous est parfois très difficile de répondre car

NOUVELLES du "FILLEUL"

Dans le précédent numéro de notre journal, j'avais laissé entrevoir la possibilité pour notre « filleul » d'avoir une prolongation dans la maison de repos afin qu'il puisse poursuivre son rétablissement.

Hélas ! il n'en a rien été et aucune dérogation n'a pu être obtenue ce qui fait que de nouveau, notre camarade s'est retrouvé dans son « logement » avec, comme ressources, le montant de l'invalidité allouée par la Sécurité sociale et qui se monte à la somme de 5.000 francs mensuellement.

Devant cet état de fait, avec une lettre de recommandation, nous l'avons envoyé à l'Hôpital de la Pitié, centre dentaire, afin que, sans tarder, puisse être entreprise la mise en état de sa denture.

Et voilà, notre gars, depuis quelque temps entre les mains de dentistes qui lui arrachent à droite et à gauche les dents. Nous le consolons de notre mieux en lui disant qu'après ce travail préparatoire une prothèse sera fixée et qu'enfin il sera délivré et présentable.

Mais pour le moment, notre pauvre hère, ne vit qu'avec ces fameux 5.000 francs par mois, soit moins de 170 francs par jour (moins que le chômage) et ce n'est certainement pas tous les jours que sa subsistance est assurée. Le comble, c'est qu'étant invalidé, il ne peut travailler officiellement sous peine de suppression du montant de l'invalidation ; d'autre part, bien que son état physique l'ait fait reconnaître par la Sécurité sociale comme inapte à travailler puisque récemment après une visite il a obtenu facilement une prolongation de cette invalidation jusqu'en janvier 1951, on ne lui accorde pour vivre que juste de quoi ne pas mourir et encore.

J'ai l'intention de me rendre à cette « Insécurité sociale » mais en attendant, mes chers amis et camarades, n'oubliez pas mon appel en faveur de ce pauvre « bougre » et merci d'avance.

R. TARIN.

nous n'avons pas l'adresse de tous les médecins qui ont exercé à Greifswald. Il nous faut les rechercher, ce qui demande du temps. De plus, les indications que l'on nous donne sont souvent tout à fait insuffisantes. Il est nécessaire de nous faire connaître non seulement le nom du médecin traitant mais aussi celui de l'infirmier car l'attestation de celui-ci peut, dans certains cas, être utile. Si l'on veut que nous nous occupions nous-mêmes des démarches, il nous faut également toutes les indications concernant la maladie : nature, soins, époque, durée, etc...

Tarin vous entretenant par ailleurs de notre « filleul », je ne peux pour ma part que remercier tous ceux qui se sont intéressés à son cas et en particulier notre trésorier qui a pris à cœur de sortir notre protégé de la mauvaise « passe » qu'il connaît actuellement et qui s'y emploie avec un dévouement inlassable.

(Lire la suite page 5).

Bavardons un peu...

Après avoir écrit mon précédent article je me suis rendu compte que je ne pourrais tenir ma parole et faire paraître le Bulletin avant le retour de notre ami GAUBERT.

Dès ce moment, j'ai prévu ce qui arriverait et, cette fois, je ne m'étais pas trompé : dès son arrivée notre cher Secrétaire « nous a sonné les cloches », s'est mis aussitôt au travail et... le Bulletin n'a pas tardé à sortir. Bravo pour Lui !

Pour rattraper le temps perdu, le voilà qui envisage de faire paraître le numéro suivant mais la matière lui manque et il nous oblige de nouveau à nous pencher sur des feuilles vierges et à lui préparer des articles.

Le pauvre président Tatave est dans mon cas et nous avons promis à notre ami de lui apporter bientôt le résultat de notre travail cérébral.

Il est peut-être très facile, pour un homme de métier, d'écrire sur un sujet chaque fois différent mais j'avoue, lorsque ce travail m'incombe, que je suis complètement perdu, d'autant plus qu'actuellement je dispose de très peu de loisirs et je suis obligé d'écrire en vitesse.

De quoi vous parler ? Des devoirs des anciens P. G. ? Des cotisations qui ne rentrent pas assez vite à notre gré ? tout cela vous l'avez lu et entendu maintes fois et c'est plutôt au Président, au Secrétaire ou au Trésorier de vous entretenir de ces questions.

Pourtant certains sujets intéressent beaucoup de nos camarades. Ce sont les aventures des P. G. comme ceux de PILLA qui les décrit dans son roman-fleuve « Les Nomades » ou bien des souvenirs gais ou tristes de notre vie en Allemagne, comme ceux de HOUOT ou LAUVAUX.

C'est l'avis quasi général et les camarades qui viennent nous voir nous en réclament souvent et évoquent eux-mêmes leurs propres souvenirs. Que de fois nous avons entendu des choses drôles qui auraient fait le sujet de bons petits articles dans notre Bulletin. Chaque fois nous ne manquons pas de leur demander de nous faire parvenir, par écrit, leur histoire. Mais bien peu ont tenu parole !

Eh bien ! j'ai trouvé un but à mon papier : je fais appel à vous tous qui avez certainement tant de choses à raconter qui intéresseront tous les copains.

Envoyez-nous vos souvenirs, courts, ou longs. Ne refusez pas sous prétexte que vous ne savez pas comment commencer ou que vous n'êtes pas forts en français. Je vous l'ai déjà dit une fois : si c'est nécessaire notre Secrétaire se fera un plaisir d'arranger ces histoires sans en modifier le sujet.

Allons, un petit effort !... Envoyez-nous beaucoup de ces petites histoires, ravivez le souvenir de vos camarades de commando ou de camp. Amusez-les et amusez-vous en vous remémorant quelques moments qui vous ont permis d'attendre la Libération.

Nous espérons que beaucoup répondront à cet appel ce qui nous permettra, tout en faisant plaisir aux camarades d'avoir un petit stock de nouvelles pour nos prochains numéros.

Boris MICHAUD.

F&P PRES 402

2

UNE DEUXIÈME JOURNÉE SUR LES ROUTES POMÉRANIENNES

Dans un bulletin paru, il y a plus de deux ans, je vous ai raconté une journée de notre retour, précisément celle du 8 mai 1945, jour de l'Armistice. Je vous ai dit comment nous avions réussi à conserver notre cheval convoité par des Russes, comment nous avions appris la signature de l'Armistice en attendant de traverser l'Oder à Greifenhagen, comment on nous avait fait revenir sur nos pas, comment notre équipe avait failli être disloquée dans le village de Penkun, comment enfin nous avions passé une nuit sans sommeil du fait du tintamarre provoqué par l'allégresse compréhensible de nos voisins et aussi de notre propre exaltation.

Je vais vous raconter maintenant les aventures de l'étape suivante, étape qui nous mena de Penkun à Bergholz par Prenzlau.

Dès la pointe du jour, nous étions, naturellement, prêts à partir. Quelle belle journée en perspective ! Il faisait frais, on sentait qu'un soleil radieux allait apparaître à l'horizon et... nous nous dirigeons vers l'ouest, ce qui devait, nous en étions certains, écourter considérablement notre retour. Un petit incident avant le départ, notre camarade René PERIVIER, ayant eu la malencontreuse idée de vouloir aller faire sa toilette dans une mare où un soldat qui avait dû fêter la victoire en buvant, sans doute, force vodka venait de lancer son vélo. Le Russe voulait que le Français se mette à l'eau pour récupérer l'engin, mais René ne « comprenait » pas. Par bonheur, un Polonais vint à passer qui, lui, ne pouvait pas faire l'ignorant et qui s'exécuta, au grand soulagement de notre ami.

Le départ eut donc lieu à l'aube. Notre cheval prit la route, lentement peut-être, mais avec régularité (nous n'avons jamais pu le faire trotter sur une distance supérieure à 20 mètres, mais il n'a jamais flanché). Le soleil se leva derrière nous, ce qui nous combla d'aise : nous étions dans la bonne direction. Peu de monde sur les routes ; nous étions en tête des Occidentaux qui revenaient de Greifenhagen, ceux qui allaient vers l'est étaient déjà, pour la plupart, rassemblés à la tête du pont sur l'Oder et les Russes se reposaient.

Avant de traverser l'autostrade que l'on avait essayé de faire sauter d'ailleurs, nous nous trouvâmes devant un spectacle assez pénible : dans un pré, une véritable hécatombe de vaches. Avaient-elles été empoisonnées ? La déflagration lors du dynamitage de la route les avait-elles tuées ? Nous ne perdîmes pas notre temps à essayer de faire l'autopsie de l'un des ruminants. A un autre endroit, près d'une mare, cette fois, nous avons également vu un grand nombre de vaches mortes.

A Prenzlau seulement, nous commençâmes à avoir une impression de vie. Depuis le matin, et il était au moins 11 heures quand nous atteignîmes la ville, c'est à peine si nous avions rencontré cinq êtres vivants. Là, des ex-prisonniers qui ne semblaient pas des vagabonds comme nous parcouraient les rues ; certains nous dirent d'aller au camp des officiers belges. Par hasard, nous trouvâmes ce camp car il était sur notre route ; il faut dire que nous n'avions nulle envie de nous y arrêter. Malgré les invitations et les promesses alléchantes concernant notre rapatriement rapide, nous décidâmes de continuer. Eûmes-nous tort, eûmes-nous raison ? Nous n'avons jamais cherché à le savoir, mais ce dont nous sommes sûrs, c'est que nous avons fait un magnifique voyage : 400 kilomètres en dix jours. Quelques aventures, aucune privation, une impression de liberté absolue, que faut-il de plus à des gens qui viennent de rester enfermés pendant cinq ans ?

En quittant le camp dans lequel nous nous sommes bien gardés d'entrer, nous jugeons qu'il est temps de déjeuner. Une maison forestière sur le bord de la route nous fournit la table et les sièges. Les provisions ne nous manquent pas ; nous avons des conserves, un beau morceau de mouton que nous ont donné des « S. T. O. » au terme de l'une de nos dernières étapes et une oie qui n'a pas eu la prudence de s'écarter suffisamment de la route. Cependant, le pain nous fait défaut : il faut que nous en trouvions. Pour cela, un seul moyen, en demander au premier Russe que nous rencontrerons. Ce ne sera que vers le soir, d'ailleurs, et beaucoup plus loin, qu'il nous sera possible de faire notre requête.

Un soldat vient vers nous, portant précisément sous son bras une magnifique boule de pain. Nous l'arrêtons et lui demandons s'il n'en aurait pas pour nous. Il comprend facilement et s'empresse de prendre son couteau et de faire de sa boule,

deux parts égales. L'une d'elles nous est tendue avec beaucoup de complaisance et nous la recevons avec non moins de gratitude. Nous sommes vraiment tombés sur un « partageux » intégral. Nous n'allons pas tarder, d'ailleurs, à trouver un autre partisan de cette doctrine sociale.

Le soir commence à tomber et nous ne voulons pas, comme la veille, courir encore les routes à la nuit. Nous décidons d'établir notre campement dans une immense grange isolée contenant pas mal de foin dans lequel nous pourrions nous faire un lit douillet. C'est la première fois que nous nous arrêtons ainsi en dehors d'un village et ce sera certainement la dernière. Trois ou quatre Polonais ont eu la même idée que nous. Un ruisseau coulant à proximité, nous aurons de l'eau pour notre cuisine. Un foyer est vite constitué, le repas est préparé en un rien de temps, nous mangeons avec appétit, le pain aidant à trouver les viandes meilleures. Au crépuscule, alors que nous prenons tranquillement le frais, voilà deux Russes qui viennent, afin d'inspecter les lieux et d'en chasser les Allemands qui pourraient y camper. Ils regardent notre voiture que nous avons rentrée, la fouillent un peu, ne trouvent rien d'anormal, nous disent quelques mots que nous ne comprenons pas et l'un d'eux me demande une cigarette. Comme j'ai des américaines, je sors mon étui et le lui tends, pensant qu'il va en prendre une. Il en prend une, en effet, mais ensuite une autre, puis une troisième, puis une quatrième et enfin une cinquième : j'avais exactement dix cigarettes. En voilà encore un qui est pour le partage.

C'est durant la nuit que nous aurons à nous repentir d'avoir campé dans un endroit isolé et de n'avoir pas « poussé » jusqu'à Bergholz qui n'est pas à plus de deux kilomètres. En signe d'enthousiasme, sans doute, une fusillade presque ininterrompue se fera entendre, la grange servira de cible à de multiples tireurs qui, je veux bien le croire, ne nous savent pas là. Heureusement que nous avions pris la précaution de nous enfouir dans le foin à une certaine distance des parois. Le cheval plus exposé, s'en tirera indemne.

Deux ou trois visites « domiciliaires » auront lieu, sans résultat d'ailleurs.

Nous repartirons le lendemain, conscients d'avoir échappé à un certain danger et nous promettant de ne plus choisir une grange isolée au milieu des champs pour y passer la nuit.

R. GAUBERT.

Rions un peu !

HISTOIRES DE CHEZ NOUS

Le Baptiste, qui habite le patelin à côté, était allé à la foire et y avait englouti avec l'un, avec l'autre et même tout seul, de nombreuses bouteilles de vin rosé. Quand sonna l'heure du retour et peut-être même un peu plus tard, il voulut se mettre en selle sur son vélo. En vain. Rien à faire.

On le hissa, mais il n'alla pas bien loin. A peine eut-il fait vingt mètres qu'il dégringola sur le chemin.

Désespéré, songeant à la réception orageuse que lui réservait son épouse, le Baptiste s'agenouilla :

— O grands saints du paradis ! implore-t-il, saint Christophe, saint Jean, saint Pierre, saint Fiacre, etc., etc., aidez-moi à me remettre sur ma « bécanne » et je vous jure que jamais je ne boirai de vin, du moins je n'en boirai pas autant le même jour !

Plein de confiance il se relève et tente un suprême effort.

Et l'effort dépasse ses espérances, car à peine sur sa selle il retombe de l'autre côté, écorchant sa trogne rougeaude.

— Ah ! ça, grands saints du paradis, qu'est-ce que vous foutez ? c'est fort bien de m'aider, mais je vous en prie ne poussez pas tous à la fois !...

* *

Durapiat, plus avare qu'une lampe de sanctuaire, avait, pour raison d'économie, supprimé de sa bicoque sordide ses chats et son chien, vendu ses vaches et ses moutons.

Il n'avait conservé qu'une vieille jument qui lui était encore indispensable quand il allait faire mouder son grain.

Mais il avait résolu de la rationner, comme il s'était rationné lui-même, car l'avoine était chère, autant que le pain dont il faisait sa subsistance.

Il procéda selon une méthode qu'il estimait prudente. Ce fut, d'abord, pour la pauvre « carne », le jeûne de vingt-quatre heures, son maître ne lui concédant qu'un picotin tous les deux jours.

Et puis, tous les quatre, tous les cinq...

Et la jument tenait toujours debout, sur ses quatre sabots.

Seulement, au bout de trois semaines d'un tel régime, elle creva.

Durapiat en fut le plus étonné, plus indigné certes, qu'affligé.

— C'est curieux, disait-il, c'est inconcevable... Juste au moment où elle commençait à s'habituer !...

Louis HOUOT.

A toi, ex-P.G. du kommando d'Arado (Ankalm)

Etais-tu le 18 juin à la petite sortie champêtre des ex-P. G. du kommando V/219 ? Non, peut-être ; dans ce cas tu peux t'en mordre les doigts ; tant pis pour toi, car comme bonne journée, ce fut une bonne journée ; tu peux le demander à ceux qui en étaient ; tout le monde était enchanté de la promenade faite entre véritables amis ; nous étions neuf copains, pour qui la camaraderie du kommando n'est pas morte ; il y avait Hartz, Barcos, Vieilleville, Barret, Charbonneau, Renaudie, De Tender, même notre ex-amiral Gasche, de Mulhouse, et moi-même, chacun accompagné de sa famille ; il y avait même une belle-mère assez à la page, je dois le dire ! en tout vingt-trois personnes débarquant comme de braves étrangers sur le quai de la gare de Rambouillet.

Comme apéritif, petite promenade dans la forêt avec visite de la bergerie, où notre « friseur » national Charbonneau, nous fit tout un cours sur le fonctionnement des tondeuses à moutons (déformation professionnelle) ; le gardien chef de cette bergerie, brave Berrichon, nous fit un accueil des plus charmants surtout lorsque deux femmes de nos camarades lui firent part qu'elles étaient de son pays ; ce brave « type » n'avait d'yeux que pour elles au grand mécontentement de toutes les autres. Sur le chemin du retour, pour le casse-croûte, nous avions bien du mal à remorquer trois de nos camarades, dont je ne veux pas dire les noms, mais l'âge est là, car nous les avons connus plus en souffle et en jambes lors des alertes chez Arado !

A midi et demi, arrivée au restaurant, où tous avec le plus grand plaisir nous fîmes honneur au

repas et à la boisson ; le repas terminé après une petite sieste, re-départ en promenade, cette fois dans le parc du château avec visite de celui-ci et du pavillon de coquillages, démonstrations acrobatiques en vélo d'un champion ignoré ; de nos amis joua les jeunes premiers en faisant une marche d'approche près d'une Diane aux seins bien plantés ; je ne veux pas dire son nom, ne sachant si sa femme a remarqué sa manœuvre, mais pour vous tous qui le connaissez, c'est notre « Basque ronflant » (hein ! mon vieux Robert ; entre nous je tiens la photo à ta disposition, elle n'est pas de moi, mais de notre Popaul).

Malheureusement après cette bonne journée, il fallut penser au retour ; tout pleins de vitamines, nous reprîmes la direction de Paris, en nous disant à l'année prochaine.

Alors, mon vieux, bien sûr, tu viendras la prochaine fois ; tu ne voudras pas « rater » une si bonne journée ; d'ailleurs nous serons sûrement plus du double ; c'est le meilleur moyen tout en nous retrouvant entre camarades de prouver que l'amitié des prisonniers n'est pas morte, et nous espérons que nos jeunes papas : Elie, Baillon, Levachoff seront des nôtres, ainsi que notre lâcheur de Bis-cotte qui, espérons-le pour une fois, laissera ses gaules au grenier, pour compléter notre petit groupe !

Raymond MENAGE.

Depuis plus de quatre ans, les ex-P.G. d'Arado se retrouvent le deuxième dimanche de chaque mois au bar de l'Amicale, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, de 11 h. à 12 h.

LE COIN DE L'U. N. A. C.

De nouvelles précisions sur l'attribution de la Carte du Combattant aux P. G. rapatriés

L'arrêté du 23 décembre 1949, pris en application du décret de la même date fixant les conditions d'attribution de la carte du Combattant, stipulait dans son article 9, — nos camarades s'en souviennent sans doute, — que, sauf recours à une procédure spéciale fixée par l'article 4 de ce décret, ne peuvent prétendre à ladite carte les anciens P. G. rapatriés, antérieurement à la libération générale des camps dans des conditions autres que celles prévues par la Convention de Genève, c'est-à-dire : les anciens combattants de 1914-1918, rapatriés comme tels, les cas sociaux, à savoir : les pères de famille nombreuse, les veufs avec un enfant et les soutiens de famille.

Le Comité d'administration de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, lors de sa séance du 27 juin 1950, a tenu à préciser que, sous réserve des vérifications nécessaires et sauf éléments d'appréciation contraire, — les militaires rapatriés dans des conditions autres que celles prévues par la Convention de Genève :

A) Ne bénéficieront d'aucune présomption favorable :

a) Rapatriés avant l'expiration du temps fixé par les textes relatifs à la détention ou à l'internement :

— à la faveur d'un contrat de travail ; lorsqu'après leur retour ils n'ont ni accompli d'acte de résistance caractérisé, ni repris du service.

b) Rapatriés sans conditions de temps, pour quelque motif que ce soit, de leur fait ou du fait de l'Autorité gouvernementale, lorsqu'après leur rentrée, ils ont délibérément favorisé les entreprises de l'ennemi.

B) Bénéficieront de la présomption favorable :

a) Rapatriés avant l'expiration du temps fixé par les textes relatifs à la détention ou à l'internement de leur fait ou du fait de l'Autorité gouvernementale, lorsqu'après leur rentrée ils ont accompli un ou plusieurs actes de résistance caractérisés ou repris du service ;

b) Rapatriés, soit en leur qualité d'originaires des Territoires de l'Union Française, soit à la suite de leur libération par l'avance des armées alliées, notamment en Tunisie ;

c) Rapatriés après l'expiration du temps fixé par les textes relatifs à la détention ou à l'internement, de leur fait, ou du fait de l'Autorité gouvernementale, lorsqu'après leur rentrée ils n'ont pas favorisé les entreprises de l'ennemi.

Tels pourraient être les prisonniers de guerre rapatriés, en considération :

- de leur emploi du temps de paix (fonctionnaires, agents de police, employés de la S.N.C.F., cultivateurs, marins, mineurs, etc. (avec ou sans congé de captivité) ;
- de leur qualité de Pupilles de la Nation ;

comme :

- Militaires de carrière, libérés en vue de leur réincorporation dans l'armée française ;
- Libérés à la suite de la dissolution de leur camp d'internement ;
- Libérés à la suite d'un acte de dévouement ;
- Libérés à la suite de l'attaque de Dieppe.

C) Sans pénalisation :

a) Rapatriés avant l'expiration du temps fixé par les textes relatifs à la détention ou à l'internement, de leur fait ou du fait de l'Autorité gouvernementale, soit par ruse (fausse déclaration, faux documents, etc.), soit dans les conditions de l'Armistice ;

b) Rapatriés au titre de la relève. Autrement dit, ainsi que le résume une circulaire du directeur de l'Office National adressée aux présidents des Offices départementaux, les intéressés sont classés en trois catégories :

A) Celle des P. G. dont la demande doit faire en principe l'objet d'un avis défavorable ;

B) Celle des P. G. dont la demande doit donner lieu, toujours en principe, à un avis favorable ;

C) Celle des P. G. à qui il convient d'accorder la carte pourvu, naturellement, que leur situation de rapatrié ne prête à critique et qu'ils remplissent les conditions requises.

LES NOMADES

“ Souvenirs de captivité et évasions ”

par Georges PILLA (Suite)



Voilà Saint-Blaise d'où je suis parti hier soir. Un gendarme parade sur la route ; il se renseigne sur mon compte auprès du douanier. Me voyant pousser un vélo, il me demande :

« Vous avez volé cette bicyclette ? »

Volé ! Le mot est un peu fort. Je réponds :

« Non, c'est le vélo du douanier. Et puis, un

prisonnier ne vole pas, il récupère. »
Le « pandore » n'a pas compris ou... n'a pas voulu comprendre. Quelques instants plus tard, l'envie de fumer me prend ; je sors un paquet de cigarettes. Malheur ! ce sont des « Pilotes », cigarettes alsaciennes. Le gendarme a reconnu la

marque.

« Où avez-vous eu ces cigarettes ? »

— On me les a données.

— Où ?

— Dans la région.

— A quel endroit ?

— Un peu partout où j'ai demandé de l'aide.

Les Alsaciens sont de bons Français ; d'ailleurs, vous êtes gendarme, vous avez dû vous en rendre compte. »

J'ai dit ces mots avec un petit sourire goguenard et cela n'a pas l'air de plaire au représentant du Grand Reich. Malheureusement cette conversation qui devenait intéressante ne dure pas ; il faut aller à la gare de Saint-Blaise afin de prendre le train pour Saales.

Dans la salle d'attente, beaucoup de gens me regardent ; je sens qu'ils voudraient me parler, mais la présence du gardien les en empêche. Je tiens cependant à ce qu'ils sachent que je suis Français, alors je mets mon calot que j'ai toujours gardé sur moi et sur lequel il y a un petit écusson bleu, blanc, rouge.

Je débarque à Saales, une heure plus tard. Un café, près de la gare, a été transformé en corps de garde. Une trentaine de soldats boches y sont

installés qui sont chargés de contrôler les trains passant la frontière.

Je suis introduit dans le bureau d'un capitaine des douanes. Re-fouille et re-interrogatoire. Lorsqu'on me demande où je me suis procuré les cigarettes et les vivres contenus dans mon sac tyrolien, j'ai naturellement les lèvres cousues. Le capitaine n'insiste pas et trouve normal que je me sois évadé ; il me félicite même en excellent français d'avoir fait un aussi long trajet tout seul.

« Vous n'avez vraiment pas eu de chance. — Mon capitaine, cela fait déjà trois fois que je tente une évasion, je serai peut-être plus heureux la prochaine fois. — Je l'espère pour vous... »

Avant de me renvoyer, il me serre la main. Cette poignée de mains est vraiment sympathique et je ne la regrette pas. Cet officier allemand est « sportif ».

De retour dans la grande salle du café, je m'assieds à une table, surveillé par les soldats de garde. Je mange un peu en prélevant sur mes provisions et la patronne m'apporte une soupe. Tout en me restaurant, je cherche comment je pourrais me sauver d'ici ; je feins de dormir, espérant que les soldats s'éloigneraient, mais cette ruse est sans effet. Je pense alors aux W.-C. et je demande l'autorisation d'y aller. Malheureusement, un « frisé » m'accompagne et m'ordonne de laisser la porte entrouverte. Décidément, il n'y a rien à faire.

L'après-midi, on m'apporte un balai. J'ai compris. En compagnie d'un jeune « Schleuh », je vais faire le ménage dans les chambres. J'ai remarqué que mon nouveau gardien boîte légèrement ; je lui en demande la raison. Il a été blessé trois fois en Russie et il n'est pas très « chaud » pour y retourner, comme la plupart des autres d'ailleurs. Evidemment la campagne de Russie n'est plus une promenade militaire. Je lui demande également s'il se trouve bien à Saales. A ma grande surprise, il me répond par la négative et il explique : « Les habitants sont Français ; ils ne nous aiment pas. » On ne peut croire comme cette phrase me fait plaisir.

Par la fenêtre ouverte, on aperçoit une colline,

en face, pas très loin. Je m'arrête de balayer pour regarder. Le soldat a vu la direction de mon regard. Il s'approche. « Dort, ist Frankreich », me dit-il. Oui, c'est la France, toute proche et pourtant si loin étant donné ma situation. J'ai l'impression que je pourrais la toucher en étendant le bras, et je sens que j'en suis peut-être plus que jamais séparé. J'ai comme un gros poids sur la poitrine. Il faut quitter sa terre natale pour comprendre quels liens nous y attachent. Danton avait bien raison de dire qu'on n'emportait pas sa patrie à la semelle de ses souliers. Pourtant deux choses me consolent un peu : cette nuit et ce matin, j'ai foulé le sol de France et puis je suis encore en Alsace et l'Alsace n'est-elle pas une province française ? Je n'ose pas penser à demain, où je serai à nouveau sur la terre abhorrée.

On vient me chercher vers six heures ; le train qui doit m'emporter vers Strasbourg est en gare. Ma sentinelle est, cette fois, un petit homme d'un certain âge, un récupéré, probablement. (A l'époque, on récupérait beaucoup en Allemagne ; l'« Ours russe » avait bon appétit). Je m'installe avec lui dans un compartiment. Il est du duché de Bade ; il me plaint beaucoup de ma malchance. A la place du douanier, il m'aurait laissé passer. C'est curieux, ils disent tous cela lorsqu'ils ne sont pas en cause.

A chaque station, des gens montent. Une vieille, un homme, un ménage de Strasbourgeois.

Je peux parler en français ; le gardien le permet. Connaissant la capitale de l'Alsace avant la guerre, j'en demande des nouvelles. Mon « Schleuh » ne comprenant pas le français, les Strasbourgeois peuvent me dire qu'ils ont par-dessus la tête de l'occupation : « Nous avons un cadenas à la bouche », m'apprennent-ils.

Je repasse à Rothau, à Schirmeck, en éprouvant un serrement de cœur. Une jeune fille est montée ; je lui offre ma place. Non seulement cela me permet de montrer que la « vieille galanterie française » subsiste encore mais aussi de me tenir debout près de la portière : si, par hasard, le train ralentissait en pleine campagne, j'aurais peut-être une petite chance.

En taquinant la poignée de la portière, je continue à parler aux Strasbourgeois et à la jeune fille. Nous sommes tous d'accord pour souhaiter la victoire finale des Alliés : bientôt l'Alsace redeviendra française.

Molsheim et enfin Strasbourg. Le compartiment se vide. En passant devant moi, la jeune fille me glisse à l'oreille : « Vivement, qu'ils se « barrent » ! Je l'aurais embrassée. »

Une partie de la ville est traversée sac au dos. La cathédrale se dresse, pointue et majestueuse, un défi de la grâce contre la force. Derrière la gare, les anciennes casernes de la ligne Maginot ont été transformées en stalag, le V.D. Dans ce camp, il n'y a pour ainsi dire que des Polonais et des You-

LE COIN DE L'U. N. A. C. (Suite)

De plus en plus lentement...

Lorsqu'il y a quelque six mois, — c'était en mars 1950, — nous écrivions qu'à la cadence d'allocation de la carte du Combattant, il faudrait bien deux cents ans pour que tous les ayants droit en fussent nantis, certains nous ont reproché « un incurable pessimisme ».

A cette époque, nous basions notre calcul sur le fait que 415 cartes avaient été délivrées en sept semaines, dans le département de la Seine.

Il est des cas où il est triste d'avoir été trop bon prophète, Cassandre en fit jadis la lamentable expérience.

Pourtant il nous faut bien constater que notre pessimisme était encore trop optimiste.

Car, à s'en rapporter aux dernières statistiques, la situation ne s'est pas améliorée, — au contraire, — puisque, du 1^{er} janvier au 1^{er} juin 1950, le total des cartes distribuées dans le département envisagé ne dépassa pas le premier mille : 912 exactement.

Pour un peu plus de vingt et une semaines, cela donne un chiffre hebdomadaire inférieur à 43, alors que, au cours des sept premières semaines de l'opération, on pouvait enregistrer une moyenne de 60.

Par contre, — si l'on peut s'exprimer ainsi, — le nombre des demandes a été bien moindre que nous ne l'estimions : 85.503, alors que nous avions tablé sur 600.000 pour ce département dont la population totalise plus d'un huitième de la population française,

cette différence ne prouvant d'ailleurs qu'une chose : c'est que la majeure partie des A. C. se désintéresse de la question... et de la carte.

Dès lors, l'espoir peut renaître dans nos cœurs : si l'opération continue au même rythme, il suffira d'une quarantaine d'années pour que nous soyons tous pourvus du document nous donnant droit à la fastidieuse rente de 200 francs par mois... à condition que nous ayons 60 ans.

Il est vrai que les plus jeunes d'entre nous auront dépassé cet âge...

Mais cessons de plaisanter : la carte du Combattant ce n'est pas seulement cette aumône annuelle de 2.400 francs, que les services des finances ne nous abandonnent qu'au regret, avec le secret espoir que nous ne la toucherons jamais ou, du moins, pas bien longtemps si l'on se réfère aux tables de mortalité attribuant 65 ans de vie à l'homme, en général, moins encore à l'ensemble des prisonniers dont trop sont revenus d'Outre-Rhin durement touchés par cinq ans de mal-être.

Non ! la carte c'est surtout, dans notre pensée, la reconnaissance de ces droits dont parlait naguère Georges Clemenceau.

Et c'est pourquoi ont grandement tort ceux qui négligent, — pour quelque raison que ce soit, — de la réclamer... après avoir tant protesté lorsqu'il était question de ne la leur point délivrer.

Libre à eux, lorsqu'ils l'auront obtenue, d'en abandonner au gouffre du Trésor public les maigres avantages, financiers ou autres !

Bien qu'à notre humble avis ces quelques seules lettres lancées, — avec parcimonie, — dans le casque de Bélisaire puissent trouver, à secourir les veuves, les orphelins et les vieux parents de nos camarades morts, un plus judicieux emploi...

M. L. C. M.

DANS LE COURRIER

De notre camarade MERCIER, nous recevons quelques photos de tombes de captivité.

Nous te remercions beaucoup, MERCIER, mais nous ne ferons parvenir lesdites photos aux intéressés qu'après avoir pris certains renseignements en ce qui concerne la situation actuelle de la famille.

Raphaël POTIN, de la Réunion, ne nous oublie pas et il n'oublie pas non plus la France dont il a la nostalgie.

Nous te disons un grand merci, mon cher POTIN pour ton intéressant article et nous transmettons à tous ta « cordiale poignée de main ». Nous espérons que ton vœu se réalisera : nous nous y employons d'ailleurs avec acharnement.

Merci également à GUIMARD Gabriel qui nous envoie une adresse que nous avons demandée.

Nous prenons bonne note de ta détermination GUIMARD ; nous l'attendons.

CANAPLE, n'ayant pas reçu le bulletin depuis quelque temps, nous demande s'il « ne lui est pas arrivé un malheur ».

Non, mon cher CANAPLE, comme tu peux le constater, le bulletin se porte encore assez bien, mais il serait certainement en meilleure santé s'il était davantage alimenté (qu'en penses-tu ?). Nous transmettons ton bonjour aux camarades et t'exprimons notre satisfaction d'apprendre que tu as trouvé un bon travail.

LE SECRÉTAIRE.

goslaves. Mon gardien me conduit au poste de garde où sévit un caporal SS, manchot. En voilà un qui a dû rattraper en « gueule » ce qu'il a perdu en membre : on n'entend que lui dans la cour.

Re-fouille et re-interrogatoire, un interrogatoire qui se termine par une gifle retentissante, administrée par la main valide. Le « salaud » ! Qu'il est dur d'être obligé de serrer les dents et de ne rien dire ! Mais, je m'en moque, j'ai réussi à conserver jusqu'ici ma boussole que j'ai gardée... dans ma main.

Je vais rejoindre la prison du camp ; c'est une petite pièce où sont entassés déjà une quarantaine d'hommes, la plupart Polonais ou Serbes. Je n'y trouve que deux Français, évadés comme moi. Eux aussi ont manqué de chance ; enfermés dans un train de marchandises depuis Kassel, ils furent obligés de signaler leur présence à Mulhouse pour ne pas mourir de soif, car, depuis huit jours, ils étaient sans eau.

Toutes les places pour dormir sont prises. Je peux, toutefois, trouver une civière dont personne ne veut car elle sert, paraît-il à transporter les morts. Ne faisons pas le difficile et adoptons-la. Je m'endors là-dessus, sentant à peine les piqûres de punaises, j'ai tant d'heures de sommeil à rattraper.

Le remue-ménage de la distribution du café me réveille. Ce qui est ostensiblement appelé « café » est une infâme tisane non sucrée dont je n'ai naturellement, jamais pu savoir la composition. Mais cela a l'avantage d'être chaud.

Un petit groupe d'hommes, dont je fais partie, est rassemblé pour partir au stalag V C, à Offenburg. Il y a des évadés et des punis pour collaboration par trop étroite avec les femmes allemandes.

La pensée de retourner en Allemagne me fait rager intérieurement mais je ne veux pas le montrer. En montant dans le train, en gare de Strasbourg, je ne peux m'empêcher d'émettre tout haut mon avis sur notre situation : « Ça y est, les gars, on quitte les pays civilisés pour retourner chez les sauvages ». Les gens sur le quai ont écouté et j'ai le secret espoir que des officiers allemands qui se promènent parmi eux en attendant leur train, comprennent aussi le français.

Lorsque le train démarre, je me mets à la portière et, plein d'émotion, je vois diminuer la flèche de la cathédrale. Je ne m'assois que lorsqu'elle a complètement disparu à ma vue. « Adieu l'Alsace », ou plutôt « au revoir » car je ne perds pas l'espoir de pouvoir tenter encore l'aventure.

Offenburg est une jolie petite ville, assez sympathique, le V C, un petit modèle. La fouille et les douches nous attendent. Nous entrons ensuite à la baraque de discipline qui n'a de rébarbatif que le nom, le nom et aussi les barbelés qui l'isolent du reste du camp. Les « séducteurs » n'entrent pas avec les évadés : ils sont directement conduits en cellule.

L'appel du matin et du soir mis à part nous ne faisons absolument rien de la journée, sinon jouer aux cartes et raconter nos évasions. La plupart des disciplinaires sont des récidivistes endurcis dont beaucoup sont passés par Bawa-Ruska.

La nourriture est assez copieuse et la Croix-Rouge intéressante. Chaque arrivant a droit à une ration spéciale.

Là, je rencontre un camarade de régiment, Passinetti, dit « Patinette » avec lequel j'échange quelques souvenirs de caserne. Cela est déjà si loin !

Parmi nous, je remarque quelques camarades qui n'ont pas l'air de porter dans leur cœur André Masson, ancien homme de confiance du camp, qui, rapatrié, dirige en France le mouvement prisonniers.

Trois jours plus tard, désigné pour un nouveau départ avec une trentaine d'autres, je reprends le train à destination du camp d'évadés du stalag V A à Ludwigsburg. Dans le compartiment, j'ai la chance d'être assis à côté d'une jolie femme. Les gardiens n'y voyant aucun inconvénient, j'échange quelques mots avec elle : c'est une Italienne. Lorsqu'elle descend, à Karlsruhe, c'est un véritable essaim humain qui se rue pour lui faire passer sa valise. Je sors vainqueur de ce tournoi de galanterie et j'obtiens en récompense un délicieux sourire. Il doit être touchant, ce sourire de la jolie dame au loquèteux que je suis.

Le camp d'évadés du V A est un peu en dehors de la ville de Ludwigsburg, à 8 kilomètres de Stuttgart. Les bâtiments en ciment sont d'anciennes écuries entourant une cour à l'herbe râtée : l'aspect en est un tantinet froid.

Comme nous devons subir une fouille en règle, nous sommes parqués (c'est bien le mot) dans une petite écurie. Interdiction de correspondre avec le dehors ; par précaution, on nous enferme à clef.

Ces messieurs ne sont pas pressés : nous attendons cinq jours. Les lits sont remplacés par des panneaux de bois posés sur le sol cimenté. Les paillasses brillent par leur absence, mais les Boches dans leur infinie bonté ont bien voulu nous donner une couverture à chacun.

Entre temps, de petits groupes d'évadés, de toutes nationalités viennent augmenter notre nombre. Des ressortissants de multiples pays sont passés dans cette petite écurie : les inscriptions, les graffiti, sur les murs en témoignent. Beaucoup d'évadés éprouvent le besoin d'écrire leur nom et le nombre de leurs évasions. On lit aussi : « Mort aux Boches », « Hitler à la potence », « Evadez-vous », « Sabotez ». Des humoristes vantent les beautés du grand Reich : « Visitez l'Allemagne, ses stalags, ses prisons, ses kommandos », « Passez vos vacances à Rawa-Ruska ».

La nourriture laisse à désirer. Il me reste quelques vivres dans mon sac tyrolien ; je les fais durer plusieurs jours.

Le cinquième jour arrive : voici la fouille, exécutée par des soldats spécialistes. Nous passons entièrement nus et toutes les parties du corps sont visitées ; je parviens néanmoins à conserver ma boussole en la cachant une nouvelle fois dans ma main. Les prisonniers possédant encore des effets civils se les voient confisquer ; à la place on leur donne des vêtements militaires. Avec regret, je vois partir mes bleus de travail. Les bagages et les chaussures sont mis à part. Mes bottes russes n'échappent pas à la règle. Nous touchons tous une paire de sabots.

Lorsque nous en avons fini avec la fouille, nous sommes conduits dans une grande écurie, habitée déjà par une centaine de prisonniers évadés, fouillés quelque temps avant nous.

Il y a ici un perpétuel roulement. Chaque jour des malchanceux arrivent par petits groupes : ce sont ceux qui ont été repris dans la portion d'Allemagne comprenant la Forêt Noire, le Wurtemberg, la zone frontalière suisse et aussi, comme c'est mon cas, en Alsace et en Lorraine.

Dès que l'effectif du camp le permet, des convois sont formés qui partent vers différents kommandos de discipline d'Allemagne. En ce moment, c'est vers l'Autriche que vont le plus grand nombre.

La grande écurie est remarquable par la saleté qui y règne. Les paillasses sont pourries et encore il n'y en a pas toujours pour tout le monde. Toutes les variétés de parasites sont représentées. Des tribus de poux, des légions de puces, des régiments de punaises et ce n'est pas tout, viennent sur nous chercher un peu d'espace vital. Deux baquets, dans un coin, servent à nos besoins et entretiennent dans l'atmosphère une odeur qui n'a rien de délicat : un « Parfum d'aventure » mais qui ne sort pas de chez Coty.

Tous les évadés possèdent un « moral du tonnerre ». La plupart connaissent les différentes cellules et prisons de l'Allemagne, depuis Rawa-Ruska jusqu'à Arnoldsweiler. Je retrouve aussi un camarade que j'ai connu au kommando spécial de Siedenburg.

(A suivre.)

Ce journal te plaît-il ?

◆ C'est que tu n'as pas oublié les copains !

Alors pourquoi n'as-tu pas encore adhéré à l'Amicale ?

UN PEU DE GÉOGRAPHIE LE COIN DU PRÉSIDENT

(Suite de la 1^{re} page.)

L'île de la Réunion (suite)

Le rivage de la Réunion se fait remarquer par ses sables et ses rochers ; au point de vue sable, il faut en distinguer de deux sortes : le blanc et le noir. Le sable noir provient des apports alluvionnaires broyés par les mouvements de la mer. Le sable blanc se situe dans les endroits riches en madrépores.

Le rivage de la Réunion présente beaucoup de plages, telles celles de Saint-Gilles-les-Bains, Saint-Leu, Etang-Salé, Manapany. Mais si les plages attirent chaque année bon nombre d'estivants, l'intérieur des terres, la montagne en somme, ne manque pas d'attraits et vers les sources thermales (eaux sulfureuses, ferrugineuses, etc.), Cilaos, Mafate, Hellbourg, affluent les touristes et les malades. Toutes ces stations peuvent être comparées à celles de France, et Cilaos par exemple mériterait le surnom de « Vichy de la Réunion ». C'est vers les sites intérieurs que se dirigent les étrangers et en particulier les Mauriciens qui ne peuvent oublier que leur île et la Réunion étaient sœurs. Les Réunionnais, eux, préfèrent fréquenter les plages.

Voilà, en gros, la géographie physique, de mon petit pays.

Au point de vue économique, déjà amorcé dans mon dernier article, je peux dire que le commerce se fait principalement avec la France, Madagascar, les autres pays de l'Union française et quelques pays étrangers.

La Réunion reçoit la farine, le charbon, les métaux, les machines, les tissus et des conserves de viande et de poisson.

En retour, elle exporte son sucre, son rhum, sa vanille, ses essences et aussi des conserves locales. Son commerce atteint le chiffre de 500 millions de francs, ce qui est appréciable si l'on considère sa superficie et sa population.

Pour sa vie économique, un chemin de fer (voie de 1 mètre) étire ses rubans d'acier sur les 2/3 de son pourtour environ. Une route nationale la ceinture, reliant entre elles les diverses localités du littoral. D'autres routes, tant nationales que départementales, permettent l'accès dans l'intérieur de l'île. Des auto-cars assurent un service régulier.

Au point de vue politique, l'île de la Réunion, ancienne colonie, a été transformée en département en 1947 et un préfet a remplacé le gouverneur.

Sa capitale, ou mieux sa préfecture, est Saint-Denis qui est aussi le centre commercial de l'île ; là se trouvent banques, comptoirs, administrations.

La Réunion est divisée en 2 arrondissements, 9 cantons et 22 communes. Sa population totale actuelle atteint 200.000 habitants, Blancs, Noirs, Arabes et Chinois.

L'élément blanc est issu des anciens colons venus de France sous l'Ancien Régime et pendant la Révolution ; l'élément noir, qui n'est pas le moins instruit, provient des anciens esclaves, importés comme main-d'œuvre et affranchis depuis 1848. Il est à remarquer que les 2 races entretiennent des relations tout à fait cordiales.

Raph. el POTIN.

DEMANDE D'ADRESSE

Qui pourrait nous donner l'adresse de Bernard PINÇON en kommando à Stettin ? C'était un camarade de CELO Henri, tué lors d'un bombardement.

Merci beaucoup d'avance.

CARNET DU MOIS

NAISSANCE

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance de Colette, fille de NOTIN Marcel, rue Nouvelle, Jargeau (Loiret).

Nos félicitations aux heureux parents et nos meilleurs vœux au charmant bébé.

MARIAGE

Le samedi 28 octobre, en l'église Saint-Justin de Levallois, a eu lieu le mariage de notre camarade Léon PENOT avec M. le Jeanne LANNEAU.

Nos bien vives félicitations et nos vœux de bonheur.

Nos prochaines manifestations

L'U. N. A. C. offre le 21 décembre 1950 à nos enfants de moins de 14 ans, un goûter suivi d'une séance récréative de cinéma. Nous vous prions de vous adresser préalablement à notre bureau, 68, rue de la Chaussée-d'Antin.

Comme tous les ans, il y aura à Lille un rassemblement de tous les ex-P. G. des Stalags II. Nous vous demandons de vous faire inscrire le plus tôt possible à notre bureau, afin que nous puissions, le cas échéant, prendre un billet collectif, ce qui diminuerait les frais pour chacun.

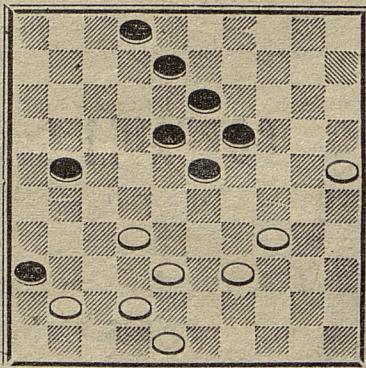
Enfin, dès maintenant, nous tenons à porter à votre connaissance que notre Assemblée générale aura lieu le dimanche 28 janvier 1951. Nous en reparlerons, mais nous vous serions reconnaissants de penser déjà à nous retenir cette date. Nous avons certains projets que nous voudrions vous proposer et nous serions heureux de vous voir en plus grand nombre que les années précédentes.

G. MANIN.

JEU DE DAMES

CHRONIQUE N° 17

Problème n° 17, par M. Couturier.



Les blancs jouent et gagnent.

Solution du n° 16, par M. Pierre Pérot.

Les noirs jouent et forcent le gain.

- (14.20).
- 40.34 (si 28.22, 23.28 gagne) (20.25).
- 28.22 (23.28).
- 32 x 14 (21 x 41).
- 14.10 (18 x 27).
- 33.28. A. B.
- A. si 10.5 (41.46) gagne.
- B. si 10.4 (26.31) 7-4.18 (31.36 ! etc., gagne).
- (41.46) 7.35.30 (si 10.4 (46 x 45) 4 x 36 (26.31) etc. gagne.
7. (46.5).
- 30 x 8 (5 x 23) etc., gagne.

COMMENT JOUER AUX DAMES

Etudes des ouvertures du jeu de dames, par M. A. Couttet (suite).

1^{re} variante par (18.23).

3. 18.23

Sur (19.24) partie quelconque :

4. 37.32

Sur 30.25, bon développement pour les noirs par (23 x 32) 37 x 28 (15.20) 41.37 (19.23) 28 x 19 (14 x 23) 25 x 14 (10 x 19).

4. 15.20

5. 30.25 20.24

6. 44.39 12.18

7. 40.34

Ce coup doit être joué de préférence avant 21.27 qui rend dans ce cas le pionnage éventuel des noirs par 34.30 beaucoup plus gênant pour les blancs que dans la position actuelle.

7. 7.12

8. 34.30 14.20, etc.

Avec une bonne partie pour les noirs grâce à des questions de temps leur devenant favorables qu'il serait trop long d'exposer ici.

2^e variante (réponse Springer, par 15.20).

8. 15.20

Ce coup préconisé par le maître hollandais Springer constitue l'une des meilleures réponses des noirs.

9. 44.39

Ce coup paraît meilleur que 30.25 qui permet aux noirs de s'assurer au-sitôt une forte position centrale en attaquant par (19.23) et de s'opposer ensuite énergiquement à toutes les tentatives des blancs de se reformer au centre.

4. 20.25
 - (17.21) se joue parfois aussi. Dans ce cas 37.32 constitue une réponse normale pour les blancs.
 5. 50.44 25 x 34
 6. 39.34, etc.
- Les noirs sont un peu mieux placés. (A suivre.)

NOUVELLES

Le Championnat de France 1950 qui vient de se dérouler à Nice, du 2 au 10 septembre, a été remporté une nouvelle fois par M. G. Malfray, qui avait déjà gagné le titre en 1947 et 1949, devant MM. B. Jolle, Navarro, Mérono, Post, Antoine Mélinon, Caubère, Coutens, Fourgous, Finance, Brouze, Minet.

Toutes nos félicitations à M. Malfray, qui est aussi champion de France par correspondance, et ex-champion de Paris 1949, mais une petite remarque à l'adresse de la Fédération française du Jeu de Dames, c'est qu'à l'avenir, il faudra sélectionner des joueurs qualifiés pour faire un tel championnat.

PARIS: Damier parisien. — Le Championnat du Damier parisien 1950, qui vient de se disputer entre 22 concurrents a donné les résultats suivants :

1^{er} Pierre Pérot, 2^e P. Guyot, 3^e Dionis, 4^e Roquelle, 5^e Foucault, 6^e Alexandre, 7^e ex aequo: Nicolas, Lebre, Seuret, etc.

Le Championnat de Paris 1951 débutera le 1^{er} novembre au siège du Damier parisien, café-tabac, 23, boul. Bonne-Nouvelle.

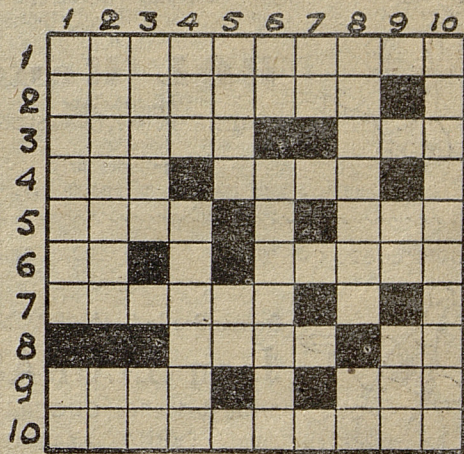
Résultats partiels dans le prochain numéro.

Pierre PEROT.

MOTS CROISÉS

par Boris MICHAUD

Problème n° 17.



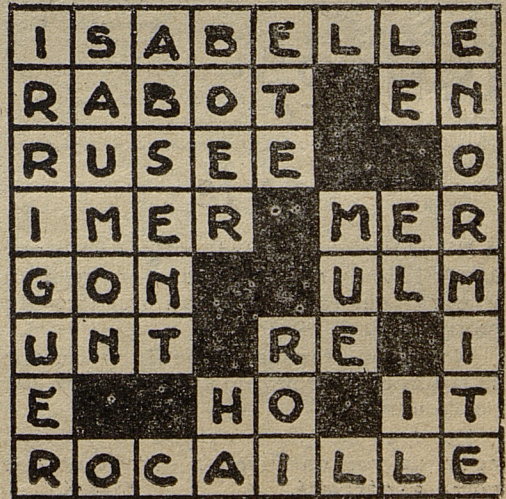
Horizontalement :

- Avant-dernier. — 2. Disparaître. — 3. Héros d'un opéra célèbre. Massif montagneux d'Afrique du Nord. — 4. Sert à attraper les oiseaux. Eau sucrée qui pique. — 5. Plantigrade. Bruit sec. — 6. Article. Femelle d'un animal domestique. — 7. Ne protégerait plus contre les armes modernes. — 8. Etait placée en haut de la tour. Pronom. — IX. Ville de Russie. En matière de mode masculine, c'était autrefois le prince de Galles qui le donnait. — 10. Retour à la prospérité.

Verticalement :

- Tonnelle. A provoqué de nombreuses ruées. — II. Se transformer. Note. — III. Ville forte de Belgique. Fils. — IV. Article. Poisson vorace. — V. Ville où une abbaye a été transformée en prison. Sur les bornes. — VI. Pronom. Plage de Belgique. — VII. Double voyelle. — VIII. Faute. Règle. — IX. Du verbe avoir. Pour se faire une opinion, il convient de ne pas en entendre qu'un. — X. Caractère de ce qui disparaît.

Solution du n° 16.





Bernard DUBOIS

5, rue Corneille
MONTLUÇON
(Allier)

détaillant en chaussures et gérant d'un magasin de gros est à la disposition de tous les camarades commerçants.

Les camarades non détaillants peuvent le consulter pour eux et leur famille. Expédition par poste.

Cherche fabricants ou représentants ayant bonnes maisons. Lui envoyer offres et échantillons.

Parisiens qui avez besoin de chaussures, de canadiennes, etc.

Adressez-vous à notre camarade **TRICOT**

Maison BIGOT

186, avenue Jean-Jaurès,
PARIS (19^e)
(Métro Porte-de-Pantin)



Pour toutes vos plantations
arbres fruitiers, chênes truffiers,
vignes de cuve, raisin de table, bou-
tures et racines, griffes d'asperges,
adressez-vous à

ROL René

Pépinieriste
BORRÈZE, par TARASCON
(Dordogne)

qui fait des prix
exceptionnels à tous les anciens prisonniers



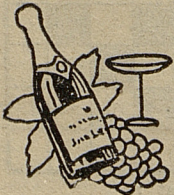
Camarades qui désirez du Champagne
de 1^{re} qualité

Demandez le CHAMPAGNE

Jean LEGRAS

2, rue de l'Allée, CHOUILLY
par ÉPERNAY (Marne)

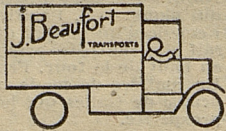
Livraison à domicile



BEAUFORT Julien

TRANSPORTS

LANVILLE (E.-et-L.)



BIJOUTIER - JOAILLIER
Fabricant

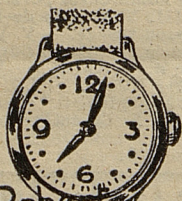
2, r. du Bourg-l'Abbé
PARIS (3^e)
(Réaumur-Arts-et-Métiers)

Tél. : TUR 49-10

Bagues - Clips
Bracelets-montres

Robert
Legros
ex RG du IIC et IIA

Transformations — Réparations
Prix de fabrique aux Ex-P.G
et à leurs familles.



AVIS

N'oubliez pas votre cotisation pour 1950. Il vous suffit de nous envoyer un mandat-chèque postal au numéro du compte 5003-69 Paris.

Nous vous ferons parvenir en retour le timbre de 1950 que vous collerez sur votre carte.

Envoyez ce que vous pouvez : beaucoup de vos camarades comptent sur votre générosité. **Merci.**

Hôtel de France

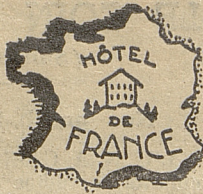
MONT-LOUIS (P.-O.)
1.600 m. d'altitude

J. ESCARO

Propriétaire

Téléphone 20

Garage - Chauffage Central - Dernier Confort



J. DAMPFHOFFER

TAILLEUR

71, rue Royale, 71
VERSAILLES (S.-et-O.)

TIMBRES

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE

P. BOULAIS

7, rue Vidal-de-la-Blache, 7
PARIS (20^e)



GOREAULT Gaston

Tailleur

8, rue des Goncourt, 8
PARIS (XI^e)

ELLE SOURIT MALGRÉ LE TEMPS MOROSE...

Si, comme elle, vous voulez
braver la pluie, notre camarade

CORNU

63, boulevard Sébastopol
PARIS (4^e)

se fera un plaisir de vous fournir un
impermeable pratique et élégant



PÊCHE ET SPORTS

124, rue Nationale
PARIS (13^e)

5 % de remise
aux ex-P. G.

Comité de Rédaction : Boris MICHAUD,
Raymond SEGUIN, Roger GAUBERT.

Le Gérant : Roger GAUBERT.

Impr. Paris. Réunies (Raymond Séguin, Directeur général)
10, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9^e).

CAMARADES QUI VOYAGEZ,
n'allez pas en Touraine
sans passer chez

SURGE

(ex-Tischler du Camp)

CAFE - BAR - TABAC

145, rue Felvotte
TOURS (Indre-et-Loire)

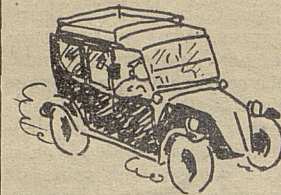


Vous l'avez belle...

Si vous visitez Nancy

Téléphonez à
GOREL

Vous aurez un taxi
Tél. 45-45 et 64-14



Pour avoir une belle récolte,
une belle coupe d'arbres fruitiers
et cueillir de beaux fruits

Adressez-vous à notre camarade

Antoine SELVE

22, rue de la Barrère, 22
ILLE-sur-TET (Pyr.-Orient.)

CHARCUTIERS! je serais fabricant de saucissons
cuits pour Paris et Banlieue

Prix intéressants

Pour tous renseignements,
s'adresser à

M. JOMAT

Boucher-charcutier

NIBELLE (Loiret)

JOSÉ

95, rue St-Dominique
PARIS-7^e

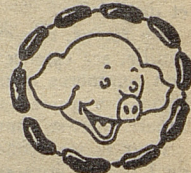
Spécialiste des bas

Ses chemisiers,

Ses lainages,

Sa lingerie

donnent satisfaction
à la femme la plus exigeante !



Si vous rencontrez un ancien camarade
du IIC qui ne soupçonne pas l'existence
de notre Amicale, donnez-lui notre
adresse ou faites-nous connaître la sienne
nous lui enverrons un spécimen de notre
journal et une fiche d'adhésion.

Avez-vous tous votre insigne ?



Sinon écrivez-nous vite ou venez
le chercher un jour à notre perman-
ence du mardi.

Prix imposé :

A l'Amicale . . . 30 fr.

Expédié chez vous. 35 fr.